



HAL
open science

D'Alembert : construction d'une identité scientifique au XVIIIe siècle

Irène Passeron

► **To cite this version:**

Irène Passeron. D'Alembert : construction d'une identité scientifique au XVIIIe siècle. Jahrbuch für Europäische Wissenskultur, 2008, Bd. 4, p. 11-34. hal-00361470v1

HAL Id: hal-00361470

<https://hal.science/hal-00361470v1>

Submitted on 21 Feb 2009 (v1), last revised 30 Mar 2009 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *Videtur ex se natus, il n'a été fils que de lui même.* »
D'Alembert, « Eloge de Massillon »¹

« les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé dans la
carrière »
Condorcet, « Eloge de D'Alembert »²

D'Alembert: construction d'une identité scientifique au XVIIIe siècle

D'Alembert (1717-1783), co-éditeur avec Diderot de l'*Encyclopédie*, membre influent de l'Académie royale des sciences, secrétaire perpétuel de l'Académie française (à partir de 1772) est aussi un bâtard non reconnu officiellement (« nec pater nec res ») qui a largement contribué, d'une part à la construction d'une représentation de l'homme de lettres indépendant (*Essai sur les gens de lettres et les grands*, 1753), d'autre part à la définition des attributs de l'auteur scientifique. Cette construction du « savant » est passé par ses écrits connus (« Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*, l'article « Erudition »³ et les « Elemens de philosophie »⁴), ou moins connus aujourd'hui (ouvrages scientifiques, éloges de savants ou de membres de l'Académie française) qui circonscrivent, que ce soit dans la cartographie dressée des sciences ou le jugement porté sur l'organisation des connaissances, le rôle qu'y joue l'auteur lui-même.

Mais pour parler de l'« écriture de soi » qui est l'objet de ce recueil, nous partirons naturellement de la notice sur lui-même que D'Alembert a écrite à l'époque de son apogée académique (vers 1771) et qui est restée inédite de son vivant. Ce « mémoire de D'Alembert sur lui-même » met en scène sa propre carrière et éclaire plus d'un aspect, en particulier le rapport qu'entretiennent, de son point de vue, production scientifique, reconnaissance académique et relations avec les princes.

Partant de ce mémoire, nous allons tracer le réseau des tensions qui le traversent: entre gens de lettres et « grands », mais aussi entre science et érudition dans le contexte de la construction des identités sociales au siècle des Lumières.

1. Le mémoire de D'Alembert

1.1 Statut du texte

Avant de lire et d'interpréter ce texte, il est essentiel d'en connaître le statut : quand et pourquoi D'Alembert a-t-il écrit ce texte autobiographique ? Il est nécessaire pour résoudre ces problèmes qui n'ont, ni l'un ni l'autre, de solution immédiate, d'entrer dans un certain détail archivistique.

¹ *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française, 1779*, repris dans *l'Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771 pour servir de suite aux éloges imprimés et lus dans les séances publiques de cette compagnie*, Genève, Slatkine reprints, 1970 (réimpression de l'édition de Paris, 1787, 6 vol.), t. I, p. 1-36, notes au t. V, p. 23-63.

² Extrait des *Œuvres de Condorcet*, Paris, Firmin-Didot, 1847, t. II, pp. 51-110.

³ « On a réservé le nom de science pour les connoissances qui ont plus immédiatement besoin du raisonnement & de la réflexion, telles que la Physique, les Mathématiques, &c. & celui de belles-lettres pour les productions agréables de l'esprit, dans lesquelles l'imagination a plus de part, telles que l'Eloquence, la Poésie, &c » *Encyclopédie*, t. V, 1754, p. 914.

⁴ *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, t. IV, 1759.

L'origine de ce texte est un manuscrit autographe de D'Alembert, sans date ni titre, actuellement conservé à la BnF, n.a.fr. 15551, f. 1-14, à la différence de la plupart des manuscrits non épistolaires de D'Alembert, conservés à la bibliothèque de l'Institut. Ces petits feuillets, numérotés par D'Alembert, écrits d'une encre devenue marron, sont collés et reliés dans un recueil d'autographes du XVIIIe siècle. Le manuscrit est en deux parties, portant des notes et des corrections, toujours de D'Alembert ; deux des trois lettres mentionnées et appelées en note dans le texte sont copiées par D'Alembert à la suite.

Les autographes de D'Alembert, autres qu'épistolaires, sont pour l'essentiel les papiers qu'il conservait encore dans son dernier domicile au Louvre, (que l'on peut dire « de fonction », celle de secrétaire perpétuel de l'Académie française), et qu'il transmet le 27 octobre 1783 à Condorcet, deux jours avant sa mort⁵. Ces papiers ont cheminé dans la succession complexe de Condorcet, et ce qu'il restait des papiers de D'Alembert mêlés à ceux de Condorcet, est finalement entré à la bibliothèque de l'Institut dans la seconde moitié du XIXe siècle⁶. Entre temps, la veuve de Condorcet, Sophie de Grouchy⁷ avait vendu à Charles Pougens un ensemble de manuscrits que celui-ci publia en 1799 (an VII), et dont presque aucun n'a réapparu.

Or le texte qui nous occupe ici figure justement en tête du premier volume des *Œuvres posthumes de D'Alembert* publié par Pougens, sous les titres suivants : « Fragments d'un mémoire de d'Alembert sur lui-même » (p. 1-9, le titre ne figure pas sur le manuscrit et semble donc de Pougens), « Supplément au mémoire précédent » (p. 10-20, le titre figure bien dans la marge de gauche du manuscrit, avec un sous-titre que Pougens n'a pas reproduit, « Faits particuliers & peu importants, dont on pourra faire quelque usage si on le juge à propos ») ; « Lettre du roi de Prusse à milord Maréchal, son ministre à la cour de France, en 1754 » (p. 20) ; « Autre lettre de la main du roi de Prusse, écrite à M. d'Alembert, lorsqu'il prit congé de ce prince, à Potsdam, en 1763 » (p. 21-22) « Lettre de l'Impératrice de Russie ; écrite de sa main, à M. d'Alembert » (p. 23-24). Hormis le premier titre, la transcription de Pougens respecte fidèlement la présentation du manuscrit autographe que nous connaissons, jusque dans les appels de notes et la ponctuation. Il est donc permis de penser que ce texte fait partie des rares textes de ce recueil qui aient échappé à la classique destruction après passage à l'impression, puis qu'il est passé en vente (on en trouve mention dans le catalogue de vente Drouot du 27 octobre 1961) et a ainsi abouti à la BnF, destin divergeant de celui des manuscrits restés en possession de la

⁵ Condorcet écrit en effet à Frédéric II le 22 décembre 1783 pour l'informer du devenir de ses lettres, que Frédéric II ne souhaitait pas voir publier : « M. d'Alembert a laissé un volume d'ouvrages de mathématiques, et plusieurs volumes de philosophie et de littérature, prêts à être imprimés. Je me propose de donner une édition complète de ses œuvres philosophiques et littéraires, et j'ose demander à V[otre] M[ajesté] la permission de la faire paraître sous ses auspices. C'est au nom seul de M. d'Alembert que je sollicite cette grâce; le mien est trop obscur et trop peu connu de V[otre] M[ajesté]. M. d'Alembert m'a remis, la veille de sa mort, sa correspondance avec V[otre] M[ajesté], et tous ses papiers. », *Œuvres de Frédéric le Grand*, Preuss, t. XXV, Berlin, Decker, 1854, p. 370.

⁶ Pour le détail de ces donations à l'Institut, voir l'introduction, section II.1 « les papiers de D'Alembert » de Jean Le Rond D'Alembert, *Inventaire analytique de la correspondance 1741-1783*, Œuvres complètes, série V (*Correspondance générale*), vol. 1, établi par Irène Passeron avec la collaboration de Anne-Marie Chouillet et Jean-Daniel Candaux, CNRS Editions, 2009. Dans la suite de cet article, les lettres sont identifiées par leur date, leurs références complètes étant dans cet *Inventaire*.

⁷ Charles Pougens (1755-1833), aveugle depuis l'âge de 24 ans, n'en avait pas moins mené une carrière littéraire très prolifique, traducteur, auteur de dictionnaires, membre de l'Institut de France. Il connaissait bien D'Alembert. Le tome I des *Œuvres posthumes de d'Alembert* précise : « ces manuscrits m'ont été remis par la veuve du célèbre et malheureux Condorcet, auquel feu d'Alembert avait légué ses papiers ». En effet Condorcet était, avec Watelet et Rémy, exécuteur testamentaire et légataire de D'Alembert. Pour plus de détails sur l'acquisition des manuscrits de D'Alembert, voir les *Mémoires et souvenirs de Charles de Pougens, ... commencés par lui et continués par Mme Louise B. de Saint-Léon*, 1834. Sur le rôle de Sophie de Grouchy voir également l'édition de certaines de ses lettres par Nicolas Rieucou dans *RDE* 39, octobre 2005.

filles de Condorcet et non publiées par Pougens, que l'on trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut. L'analogie, y compris dans la présentation, entre le manuscrit de la BnF et l'édition de Pougens, exclut, nous semble-t-il, l'hypothèse que Pougens ait utilisé un autre manuscrit, une copie par exemple. En effet, le texte est strictement identique, et si les corrections portées par D'Alembert sont intégrées pour l'édition, les notes sont conservées telles quelles.

Cette reconstitution nous éclaire sur deux points. Le premier est que ce manuscrit, semblable en cela à de nombreux autres conservés à la bibliothèque de l'Institut, porte la trace d'une préparation de D'Alembert pour une édition : texte écrit sur la partie droite des feuillets, laissant en marge à gauche l'espace pour des renvois (ici au dit « Supplément », aux lettres des monarques), des corrections, des ajouts ou des notes. Le second est que ce manuscrit, n'ayant pas été publié du vivant de D'Alembert, faisait peut-être partie des « plusieurs volumes de philosophie et de littérature, prêts à être imprimés » que Condorcet mentionne parmi les papiers de D'Alembert que celui-ci lui a confiés avant de mourir⁸. Plus exactement, puisque ce texte n'est à proprement parler ni de la « philosophie » ni de la « littérature », il a peut-être été rédigé par D'Alembert comme une présentation à de nouveaux *Mélanges*, voire une introduction à un projet d'œuvres, jamais abouti. C'est ce que suggère Charles Pougens, proche ami de D'Alembert dans les dernières années de sa vie, lorsqu'il écrit, parlant des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* dont la première édition datait de 1753 et auquel D'Alembert n'avait plus rien ajouté d'imprimé après le tome V des « Eclaircissements » paru en 1767 : « auquel ces deux volumes-ci peuvent servir de suite »⁹. Si Condorcet ne put donner « l'édition complète de ses œuvres philosophiques et littéraires » du moins assura-t-il rapidement la publication des *Morceaux choisis de Tacite*¹⁰ dont il dit dans la lettre à Frédéric II du 22 décembre 1783 que D'Alembert « a corrigé, la surveillance de sa mort, une feuille de la nouvelle édition qu'il préparait de sa traduction de Tacite » et de son *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771* (1785-1787), ouvrage que D'Alembert avait probablement presque achevé mais laissé à l'état de manuscrit.

Corroborant cette hypothèse, il semble bien, en effet, que le sous-titre de D'Alembert, « Faits particuliers & peu importants, dont on pourra faire quelque usage si on le juge à propos » de la partie intitulée « Supplément », soit destiné à un éditeur, ce qu'aurait bien compris Pougens, jugeant « à propos » d'en faire usage, et supprimant ainsi le sous-titre de son édition.

Le manuscrit se présente donc comme un texte destiné à l'impression et non comme un travail inachevé à usage privé. Le titre de « Fragments » que lui donnait Pougens n'était guère adapté à un texte déjà très structuré, qui n'est pas un premier jet mais plutôt une mise au net corrigée. D'Alembert qualifie d'ailleurs ce mémoire sur lui-même de « précis historique » (page n° 2 du manuscrit¹¹).

1.2. Datation du texte

Pour résoudre la question de la datation, il nous faut maintenant entrer plus avant dans le texte.

La première partie débute par une présentation très conventionnelle : « Jean Le Rond D'Alembert, de l'Académie Française, des Académies des sciences de Paris, de Berlin et de

⁸ Voir note 5.

⁹ *Œuvres posthumes de D'Alembert*, tome premier, p. vi.

¹⁰ 2 vol. in-12°, Moutard, 1784, 465 et 446 p.

¹¹ Pour la transcription du manuscrit, nous renvoyons à notre édition, « Le mémoire de D'Alembert sur lui-même », Irène Passeron éd., *La formation de D'Alembert, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 38, avril 2005, Société Diderot, p. 17-31, qui restitue la présentation et la pagination de D'Alembert. C'est cette pagination et graphie de D'Alembert que nous utilisons dans ce qui suit.

Petersbourg, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de l'Académie Royale des Belles Lettres de Suède, et des Sociétés Royales des Sciences de Turin et de Norvège, est né à Paris le 16 novembre 1717 », qui n'est pas sans rappeler celle qui figure sur les pages de titre de ses ouvrages. Au fur et à mesure que les années passaient, la notoriété et le nombre d'académies qui le nommaient membre augmentaient, ce qui donne une première fourchette de datation, puisqu'au moment où D'Alembert écrit ces lignes, il est déjà membre de l'académie de Norvège (1768), mais pas encore de celle de Naples ou de Cassel (1779). Hélas pour notre datation, aucune autre académie n'intervient entre temps.

D'Alembert déroule ensuite chronologiquement sa carrière où aucun événement daté ne figure plus après le dernier mentionné dans le « Supplément », à savoir le voyage d'Italie « manqué »¹² de D'Alembert, « des raisons particulières ne lui ayant permis d'aller que jusqu'en Languedoc et en Provence » (p. 26). On sait que D'Alembert partit le 16 septembre 1770, avec l'aide financière de Frédéric II, et rentra le 21 novembre à Paris. D'Alembert le mentionne comme une « nouvelle preuve de bienfaisance » du roi de Prusse, intervenue « en dernier lieu ».

Par ailleurs, D'Alembert précise (p. 2) qu'« il a donné au Public un grand nombre d'ouvrages de mathématique, dont la notice est jointe à ce précis historique », mais qui ne nous est malheureusement pas parvenue. Il indique cependant, à la fin de la première partie (p. 11), qu'il a publié 15 volumes in-4° de mathématiques, ce qui nous amène, en ajoutant les cinq premiers volumes d'*Opuscules* (tomes I et II parus en 1761, t. III en 1764, t. IV et V en 1768, t. VI en 1773) aux neuf traités (le *Traité de dynamique* paru en 1743, le *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides* en 1744, les *Réflexions sur la cause générale des vents* en 1747, les *Réflexions sur la précession des équinoxes* en 1749, l'*Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides* en 1752, les *Elémens de musique* de 1752 dont la seconde édition paraît en 1762, les *Recherches sur différens points importans du système du monde*, en trois parties parues en 1754 et 1756) à 1773, date de parution du tome VI des *Opuscules*. Cette façon de compter les ouvrages de mathématiques de D'Alembert est bien celle de l'auteur, comme en témoigne la lettre à Paolo Frisi du 2 juin 1767, où il écrit qu'après la publication du tome V des *Opuscules*, il aura « donné 14 volumes de mathématiques ». Il est certain que la rédaction date d'avant 1779, puisqu'il ne parle pas de la publication de ses *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, ni des deux derniers volumes d'*Opuscules*, parus en 1780. Or il semble impossible que la rédaction date de 1773, car il serait étonnant que D'Alembert n'ait pas fait mention de son élection comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, intervenue en avril 1772.

Il est probable que la rédaction se situe entre la fin 1770 et le début 1772, et que D'Alembert a anticipé la publication du tome VI des *Opuscules* dans son décompte d'ouvrages mathématiques. Il a en effet rédigé dès 1771 certains des mémoires du tome VI, comme l'attestent les lettres à Lagrange du 21 avril et du 17 août 1771 et la lettre du 25 mars 1772, où D'Alembert annonce à Lagrange la parution imminente du tome VI des *Opuscules*, dont il corrige les épreuves en mai. Une autre explication possible au décompte des « 15 volumes in-4° de mathématiques » est qu'il ait ajouté dans sa liste d'ouvrages mathématiques ses tables de la Lune, *Nova Tabularum Lunarium Emendatio*, petit opuscule in-4° de 20 pages, publié sans lieu ni date, mais probablement en 1756. D'une façon ou d'une autre, la rédaction du mémoire de D'Alembert peut être datée à une année près de 1771, un « milieu de vie » pour D'Alembert, à mi-parcours de sa vie commune avec Mlle de Lespinasse, à mi-parcours également de sa vie intellectuelle, entre sciences et lettres, avant qu'il ne devienne le « chef du parti philosophique » à l'Académie française.

1.3. Quel « pacte » pour l'autobiographie ?

¹² Voir Anne-Marie Chouillet et Pierre Crépel « Un voyage d'Italie manqué ou trois encyclopédistes réunis », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 17, avril 1994, p. 9-53.

Dans cette autobiographie de milieu de vie dont nous venons de donner le statut d'écriture, et partant un début de « contrat de lecture »¹³, quelle « vérité » D'Alembert choisit-il de donner ? Il est alors l'auteur connu et reconnu de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, dont la première édition parue en 1753, reproduisait, entre autres, le fameux « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*. Il est également le co-rédacteur de cette gigantesque entreprise éditoriale, quittant le navire au moment de la crise et de l'arrêt momentanée de la publication en 1758. Il est le correspondant bien connu de Voltaire et Frédéric II, dont il laisse soigneusement diffuser quelques échanges par ses amis, il est si ce n'est « le », au moins un « flambeau de l'Europe », comme le qualifie flatteusement le chevalier de Roubin dans une lettre du 21 août 1773. Depuis 1764, Il anime avec Mlle de Lespinasse, amie intime dont il partage la demeure, un salon parisien où se retrouvent philosophes, diplomates et voyageurs.

La première partie du mémoire, la plus « officielle », ne consacre qu'un court paragraphe (p. 2) à sa formation. Pas un mot sur les jansénistes du collège Mazarin. Seule motivation invoquée pour l'abandon du droit et de la médecine, « l'attrait invincible pour les mathématiques », qui le conduit fort naturellement, via la présentation de mémoires, à l'Académie des sciences où il entre « à l'âge de 23 ans »¹⁴. Sans se présenter comme un génie précoce, D'Alembert fait du talent mathématique, comme souvent dans l'éloge des scientifiques par eux-mêmes ou d'autres, une aptitude de jeunesse, voire un penchant incontournable.

Trois dates suivent (p. 3), 1746 pour le prix remporté par la *Cause générale des vents* et l'élection à l'académie de Berlin, 1752 pour l'invitation de Frédéric II à venir présider cette académie, 1754 pour son entrée à l'Académie française. D'Euler, il n'est pas question, et pas davantage de l'écriture et du contenu de ses différents traités. Mais D'Alembert prend la peine de mentionner que sa « première récompense » est la pension de 1200 livres octroyée par Frédéric II en 1754. D'entrée de jeu est posé le problème de la reconnaissance pour un savant désargenté. D'Alembert était certes membre de l'Académie des sciences, mais comme adjoint puis associé en 1746, il ne touchait aucune pension en 1754. L'*Encyclopédie* lui a permis à partir de 1746 de recevoir de bons appointements des libraires, d'abord comme traducteur de la *Cyclopaedia* de Chambers, puis comme éditeur. Ses *Mélanges*, parus en 1753 chez un de ces éditeurs, Briasson, lui ont été rétribués. La pension de Frédéric II marque une double reconnaissance, intellectuelle et sociale. Rendant compte de l'invitation à Wesel en juin 1755, D'Alembert expose la fierté de cette reconnaissance en quelques mots : « ce prince combla Mr. d'alembert de bontés, et lui fit l'honneur de l'admettre à sa table ». Il renvoie également ici, par une note marginale, à une « lettre du Roi de Prusse à milord Maréchal, son ministre à la cour de France, en 1754 »¹⁵, commençant par « Vous saurez qu'il y a un homme à Paris du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère, je pourrais servir d'yeux à l'aveugle deesse... »

S'il n'est pas fait mention de la Royal Society, la recommandation du pape Benoît XIV qui permet à D'Alembert d'entrer à l'Institut de Bologne en 1755, par un passe-droit, fait l'objet d'un paragraphe (p. 4). Sans que D'Alembert ne se permette l'ironie mordante des discours et conversations que ses contemporains décrivent et que l'on retrouve dans la lettre à La Condamine, alors à Rome, « le Pape m'a fait une galanterie dont vous aviez sans doute oui parler. je lui ay écrit pour l'en remercier une lettre à m'attirer des indulgences et je vous prie de veiller à ce que je ne sois pas frustré dans mon attente, il ne sera pas dit que Voltaire soit le

¹³ Au sens décrit par Philippe Lejeune dans *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975 et 1996.

¹⁴ Addition marginale au texte. D'Alembert étant né en novembre 1717, entré à l'Académie des sciences « en 1741 » (en mai), on voit qu'il insiste discrètement sur sa jeunesse en précisant son âge.

¹⁵ Copie autographe de D'Alembert, Paris BnF, n.a.fr. 15551, fr. 27-28.

seul serviteur de Dieu à qui son vicaire ait fait gagner le jubilé », ¹⁶ il ne manque pas de citer le Pape dans l'énumération des monarques qui l'ont sollicité.

La pension française (1200 livres tournois) n'apparaît qu'à la cinquième page, où elle est couplée à l'obtention du titre de « pensionnaire surnuméraire » de l'Académie des sciences, à laquelle D'Alembert ajoute en note marginale la place d'associé étranger à l'Académie des Belles-lettres créée par Louise-Ulrique, « reine de Suède et soeur du Roi de Prusse ». Les cinq pages suivantes ne sont qu'une énumération des propositions royales, et des refus de D'Alembert. Fin 1762, Catherine II, impératrice de Russie, lui offre pour faire l'éducation de son fils 100 000 lt que l'encyclopédiste refuse, malgré la « lettre écrite de sa main » à laquelle une note renvoie, se disant trop attaché à « sa patrie et ses amis ». L'homme de lettres se présente à cette occasion comme le maillon fort de la reconnaissance étrangère, en ajoutant une note « Mr. D'Alembert ayant communiqué cette lettre à l'académie francoise, cette compagnie arrêta d'une voix unanime, qu'on l'inséreroit dans les registres, comme un monument honorable à un de ses membres, et aux lettres ». Puis Frédéric II l'invite à Berlin où D'Alembert se rend avec empressement, « immédiatement après la conclusion de la paix », et se déclare comblé « de marques de bonté, d'estime, et même de confiance ». On aimerait d'ailleurs en savoir davantage sur ces « marques de bonté » qu'il reçoit également à la cour de Brunswick, mais nous n'avons que peu d'indices pour savoir s'il est ici question de générosité matérielle ou sociale. Son inventaire après décès¹⁷ fait état de quelques bustes, de belles médailles de monarques, d'un peu d'argenterie, sans plus. Insistant un peu plus loin sur les « lettres écrites de la propre main de l'Imperatrice catherine, du Roi de Danemark, du Prince Royal de Prusse et des Princes de Brunswick », D'Alembert renforce l'image de proximité (Frédéric II le loge « auprès de lui dans son palais »), et même d'égalité, chacun écrivant « de sa propre main ». D'Alembert ayant toujours pris grand soin de faire état des pensions reçues (et refusées), on peut penser que les « marques de bonté » sont pour l'essentiel des marques d'estime et de reconnaissance, voire d'égalité : écrire de sa propre main, partager une table.

Une part de cette reconnaissance tient de plus à un jeu subtil de propositions et de refus publics. D'Alembert détaille ainsi comment Frédéric II « fit tout son possible » « pour l'engager à accepter la place de président de l'académie de Berlin en 1763.

Les travaux de D'Alembert n'occupent que les deux dernières pages de ce premier manuscrit, sans aucun détail sur ses ouvrages de mathématiques ou ses *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*. En revanche, il décrit en quelques mots son travail d'éditeur de l'*Encyclopédie*, qui l'a conduit à refaire « en entier ou presque en entier plusieurs articles considerables, même sur des objets elementaires, qu'on chercheroit inutilement ailleurs », citant les articles « cas irréductible, courbe, Equation, différentiel, figure de la terre, Geometrie, Infini » pour les mathématiques et « Elemens des sciences, Erudition, dictionnaire » pour la littérature et la philosophie. Parmi les papiers de D'Alembert qui sont venus jusqu'à nous, figurent quelques articles de l'*Encyclopédie*, copiés par un secrétaire et corrigés par D'Alembert, préparés pour une édition, et que l'on peut rapprocher de cette liste puisqu'on y trouve Dictionnaire, Différentiel et Géométrie. La « notice » de ses ouvrages mathématiques semblait pour D'Alembert suffire à décrire son travail, alors qu'il pensait nécessaire de donner à voir au public, pièces à l'appui (lettres écrites de la main même des monarques), l'estime que les despotes éclairés avaient pour un scientifique sans titre autre que ses ouvrages et son activité académique et encyclopédique, en d'autres termes, reconnu pour son mérite et non pour sa naissance.

1.4. Un autre « pacte », le récit de la formation

¹⁶ Paris, Archives de l'Académie des Sciences, Fonds La Condamine, 50 J, lettre du 7 novembre 1755.

¹⁷ Paris, Archives nationales, ET/LXVIII/618.

Les quatorze pages des « Faits particuliers et peu importants, dont on pourra faire quelque usage si on le juge à propos » sont pour plus de la moitié le récit de sa formation intellectuelle. De naissance, il n'est fait ici nulle mention. La première partie avait laconiquement dit « né à Paris le 16 novembre 1717 », ce qui n'était pas inutile puisque Condorcet, dans son *Eloge*, le fait naître le 17¹⁸, date de son extrait baptistaire. Cette incertitude est bien sûr liée aux conditions de sa naissance. Nous savons aujourd'hui, grâce aux recherches menées par Léon Lallemand en 1885, que « de l'ordonnance de nous Nicolas Delamarre, conseiller du Roy, commissaire au Chastelet, a esté levé un garçon nouvellement né, trouvé exposé et abandonné dans une boette de bois de sapin, exposé dans le parvis Notre-Dame sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, lequel nous avons à l'instant fait porter à la couche des Enfants-Trouvez pour y estre nourri et allaité en la manière accoutumée. Fait et délivré le seize novembre mil sept cent dix-sept, six heures du soir »¹⁹. Ni Madame de Tencin, ni le chevalier Destouches, mère et père de D'Alembert, ne sont mentionnés, pudeur et même désintéret affiché que l'*Eloge* lu par Condorcet respecte, en l'intégrant dans une définition de l'individu savant proprement dalembertienne : « nous ne chercherons point à lever le voile dont le nom de ses parens a été couvert pendant sa vie ; et qu'importe ce qu'ils ont pu être ? Les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé dans la carrière ».

Cela ne signifie pas que D'Alembert, resté en relation avec sa famille paternelle, ait ignoré ses origines, comme l'écrit Diderot en 1762 :

« C'est relativement à la société le plus petit inconvénient, de n'avoir point de parents ; c'est même quelquefois un avantage ; j'aimerois mieux n'avoir point de nom du tout, que de n'être qu'un petit homme et porter un grand nom. Qui est-ce qui s'avise de demander si d'Alembert a un père ou n'en a point ? Si l'on sçait par hazard qu'il n'en a point, qui est-ce qui l'en estime moins ? Qui est-ce qui auroit jamais sçu qu'il étoit fils de Mad^e Tencin, s'il ne l'avoit pas dit lui-même ? »²⁰

D'Alembert marque au contraire une claire distinction entre ce qui se dit et s'écrit, comme il l'explicite dans un *Portrait* de lui-même : « son principe est qu'un homme de lettres qui cherche à fonder son nom sur des monumens durables, doit être fort attentif à ce qu'il écrit, assez à ce qu'il fait, et médiocrement à ce qu'il dit. »²¹

C'est donc délibérément qu'il fait commencer sa formation à « l'âge de 4 ans » dans la pension d'un maître « qui étoit, comme on le voit, un très honnête homme, et qui aimoit tendrement Mr d'alembert [...] Mr. d'alembert a conservé la même reconnoissance pour une femme qui l'avoit nourri et élevé jusqu'à l'âge de 4 ans ». Faible de « tempérament » mais fort d'esprit, D'Alembert est alors envoyé au collège Mazarin. Cette partie satisfait le biographe, car elle contient nombre de détails inconnus par ailleurs (D'Alembert n'a pas de famille, donc pas d'archives familiales...), mais mieux encore, elle nous donne la lecture que fait D'Alembert de sa formation, et de son autonomie vis à vis des contraintes dogmatiques qui lui étaient imposées :

¹⁸ Corrigé en « 16 » dans l'édition des *Œuvres de Condorcet* de 1853, mais malheureusement reproduit par de nombreuses notices.

¹⁹ *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de Paris, 1885, t. 100, 1^{er} semestre, p. 14443-14445, « Note sur l'exposition et l'envoi aux Enfants-Trouvés de Jean Le Rond d'Alembert, par M. L. Lallemand, repris dans *l'Histoire des enfants abandonnés et délaissés*, (Paris 1885) du même auteur, reproduite par Pierre Crépel dans « Le premier Noël de D'Alembert », *La Formation de D'Alembert, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 38, avril 2005, p. 34.

²⁰ Lettre de Diderot à Sophie Volland, jeudi [16 septembre 1762], *Correspondance*, G. Roth éd., IV, Paris, Ed. de Minuit, 1958, p. 151.

²¹ Pougens, *Œuvres posthumes de D'Alembert*, 1799, t. I, « Portrait de l'auteur, fait par lui-même, et adressé, en 1760, à Madame *** » p. 32.

« Un autre des ses maîtres, janséniste fanatique, qui auroit voulu faire de son disciple un des Elèves du parti, s'opposoit fort au gout vif que le jeune homme marquoit pour les belles lettres & surtout pour la poésie latine à laquelle il donnoit tous les momens que lui laissoient les occupations de la classe. »

La lettre à Voltaire du 10 décembre 1766 révèle le nom de ce janséniste dont le fanatisme devient le repoussoir de l'encyclopédiste :

« Le pied plat de jansénistes qui a fait la dissertation sur les lotteries (il y a au moins 20 ans) est un homme fort inconnu pour vous, mais fort réputé dans le parti. Il se nomme *Coudrette*, il étoit mon directeur dans le temps que j'étois au collège, et je me souviens qu'il me reprochoit sans cesse mon goût pour l'étude, et surtout pour la géométrie, qui à ce qu'il disoit, me *desséchoit le cœur*. »

L'expression est reprise dans l'autobiographie de D'Alembert, c'est dire si le ressentiment est resté vif. L'œuvre de D'Alembert, par de très nombreuses citations, porte les traces de cette préférence pour « Horace et Virgile » plutôt que pour le poème de « St Prosper sur la grâce ». Son professeur de philosophie qu'on sait être Adrien Geoffroy²², cartésien à outrance qui ne lui apprend que « la promotion physique, les idées innées et les tourbillons », est heureusement compensé par son professeur de « mathématique élémentaire », Caron, « seul maître qu'ait eu Mr. d'alembert ». Cette tutelle avouée est immédiatement corrigée : « sans maître, presque sans livres, et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arretoient ».

D'Alembert met en place ici une double indépendance intellectuelle, vis-à-vis d'une famille inexistante, et vis-à-vis de l'éducation janséniste qu'il a subie, le mot n'est pas trop fort²³. Sans père mais aussi sans maître, maître de chair et d'os ou maître de papier, « il alloit aux bibliothèques publiques, il tiroit quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisoit, il cherchoit tout seul les démonstrations & les solutions » (p. 18). Résistant sans peine, et peut-être même motivé par le combat contre ses « austères directeurs », D'Alembert décrit alors sa tentative infructueuse d'étudier la médecine pour « se faire un état », tout en résistant à « la tentation » de faire des mathématiques par le déménagement de ses livres :

« Peu à peu, et presque sans qu'il s'en aperçut, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, et au bout d'un an d'étude de médecine, il résolut de se livrer entièrement à son goût dominant et presque unique. » (p. 21)

Le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* apparaît alors comme « la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques & littéraires que l'auteur avoit acquises pendant 20 années d'étude », connaissances dont l'auteur a pris soin de montrer qu'il ne les devait, en grande partie, qu'à lui-même. Nous pouvons passer rapidement sur la suite du *Supplément*, puisque D'Alembert, reprenant les points de fixation déjà évoqués, y brosse le tableau des « tracasseries » dont il a été l'objet de la part du ministre Saint-Florentin refusant de lui attribuer une pension de l'Académie des sciences et ne cédant qu'« aux remontrances de cet illustre corps, au cri public, & on peut même ajouter à celui de tous les savans de l'Europe, qui indignés de la manière dont leur confrère étoit traité, s'en expliquoient ouvertement » (p. 23). Pour qu'il soit bien clair qu'il n'est pas courtisan, il ajoute même une note précisant qu'il n'a « dédié ses ouvrages qu'au Roi de Prusse son bienfaiteur, et a deux ministres disgraciés ». Rappelons que le *Supplément* s'arrête à la dernière preuve en date de la « bienfaisance » de Frédéric II envers D'Alembert, l'aide financière (6000 lt) fournie pour le

²² Voir Alain Firode, Le cours de philosophie d'Adrien Geoffroy », *La Formation de D'Alembert, Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 38, avril 2005, p. 203-224.

²³ Voir par exemple ce qu'en dit D'Alembert dans l'article « Collège », *Encyclopédie*, t. III, p. 634 : « Aussi les disciples qui soit par tempérament, soit par paresse, soit par docilité, se conforment sur ce point aux idées de leurs maîtres [passer son temps à prier], sortent pour l'ordinaire du collège avec un degré d'imbécillité & d'ignorance de plus ».

voyage d'Italie qui n'ayant pas dépassé le Languedoc et la Provence ne coûte que 2000 lt à D'Alembert. Voulant à toute force les rembourser au banquier de Frédéric II, D'Alembert se justifie de finalement les accepter, « sous les ordres réitérés du Roi, et pour ne pas déplaire à son auguste bienfaiteur ».

2. « L'autre » est un « je » : le miroir des *Eloges*

2.1. Les *Eloges* des membres de l'Académie française

L'autobiographie s'arrête, D'Alembert devient, le 9 avril 1772, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Aucun règlement explicite n'interdit à un secrétaire perpétuel d'écrire sur lui-même, mais la « perpétualité » impose d'autres canons. En particulier, un secrétaire perpétuel se doit de faire passer à la postérité les académiciens morts, en écrivant leur éloge. Ce devoir a d'ailleurs une histoire remontant au siècle précédent, mais au moment où D'Alembert prend les rênes, il peut considérer l'usage de l'éloge académique établi, distinct de l'oraison funèbre prononcée au service religieux²⁴.

Le 26 mars 1772, à la mort de Duclos, secrétaire perpétuel depuis 1755, D'Alembert, déjà fort influent à l'Académie, est désigné pour lui succéder provisoirement dans ses fonctions. Elu deux semaines plus tard par dix-sept voix contre dix, il annonce presque immédiatement le projet de reprendre l'histoire de l'Académie au point où Pélisson et d'Olivet²⁵ l'avaient laissée, c'est-à-dire au commencement du XVIII^e siècle. Maurice Tourneux, dans sa notice²⁶ sur D'Alembert, dit ainsi

« et il tint parole; soixante-dix-huit éloges, rédigés en moins de dix ans, furent le résultat de cette gageure: c'est à tout prendre l'oeuvre la plus durable de D'Alembert, non seulement parce que, selon le mot heureux de la Correspondance secrète de Métra, l'auteur ne semble louer les morts que pour faire la satire des vivants, mais parce que, s'il n'est point parvenu à donner l'immortalité à bon nombre de gens qui ne la méritaient guère, il a du moins contribué à les sauver de l'oubli et recueilli pour notre profit des particularités que sans lui nous eussions toujours ignorées. »

En effet, dès l'Assemblée publique du 25 août 1772, D'Alembert annonce son projet, annonce relayée, un an et demi plus tard, par un « Avis de M. d'Alembert sur l'histoire de l'Académie Française » publié dans les périodiques²⁷, appel à communication d'information sur les académiciens oubliés d'éloges. L'appel est suivi d'une liste de membres sur lesquels tout mémoire peut être envoyé, « franc de port », à son adresse « rue St Dominique, vis à vis Bellechasse »²⁸, prévenant que l'auteur ne fera pas usage pour ses éloges de mémoires anonymes.

Mais le monde change, le 10 mai 1774, Louis XV meurt de la variole, en juin Louis XVI se fait inoculer, le 20 juillet Turgot est nommé au nouveau gouvernement, et dans cette effervescence, le 4 août 1774, D'Alembert lit son premier éloge, celui de Massillon.

2.2. L'éloge de Massillon

D'Alembert ne s'est pas justifié de l'ordre de lecture qu'il a choisi, mais le discours qu'il lit à la séance publique du 25 août 1772²⁹ et qui sera publié en 1779 comme « Préface » aux *Eloges*, contient quelques éléments d'explication. Après avoir dit que son prédécesseur,

²⁴ Pour cette histoire, voir Volker Schröder « Entre l'oraison funèbre et l'éloge historique : l'hommage aux morts à l'Académie française », *MLN*, vol. 116, n° 4, French Issue, sept. 2001, p. 66-688.

²⁵ *Histoire de l'Académie française*, Pélisson et d'Olivet, Paris, 1743, 2 vol. in-12.

²⁶ Notice sur D'Alembert de Maurice Tourneux (1849-1917), éditeur des Œuvres complètes de Diderot (1875-1877), <http://pagesperso-orange.fr/dboudin/zGalerie/Alembert.html>

²⁷ *Journal encyclopédique*, 1^{er} février 1774, p. 519-520, *Journal des Beaux-Arts*, février 1774, p. 363-366.

²⁸ Le logement que D'Alembert partage depuis 1765, avec Julie de Lespinasse et où se donnent rendez-vous presque tous les jours philosophes ou ambassadeurs du cercle de leur salon.

²⁹ Le 25 août est le jour de la Saint-Louis, séance publique où les prix de l'Académie sont décernés.

Duclos, regardait le travail sur l'histoire de l'institution « comme attaché à la place qu'il occupait », que ce travail avait deux objets, « le récit des faits généraux qui concernent l'Académie, & l'Éloge des membres qu'elle a perdus », Duclos n'ayant fait que l'éloge de Fontenelle, D'Alembert feint de gémir : « Que ne m'a-t-on dispensé de même d'avoir à louer un Despréaux, un Fénelon, un Bossuet, un Massillon, un Montesquieu, & tant d'autres académiciens célèbres, que ce siècle a vus disparaître ? »³⁰ Massillon n'est en effet pas le plus « ancien », c'est-à-dire l'académicien mort le plus tôt³¹, dont l'éloge reste à faire, mais tout comme Boileau, Bossuet ou Fénelon, sa légitimité littéraire est suffisante pour justifier l'ouverture du nouveau mode d'expression de l'encyclopediste, les éloges. Il est également probable que D'Alembert l'a choisi comme étant le support idéal pour la mise en scène des vertus de l'homme de lettres, voire de l'homme d'état, en particulier celle de ne devoir son état qu'à son esprit, et celle d'appliquer une bienfaisance différente de la charité chrétienne. C'est également ce qu'il fera le 15 mai 1775 en lisant l'éloge de Bossuet à propos duquel Mlle de Lespinasse écrit à Condorcet :

« M. D'Alembert avait eu l'adresse d'y faire entrer de justes louanges de la lettre de l'archevêque de Toulouse [Loménie de Brienne] à ses curés, et cet endroit a été saisi avec transport par le public, qui a applaudi à enfoncer la salle. Je regrette de n'avoir pas entendu cet hommage rendu à un homme de mérite qui fait le bien, et avec les vertus de son état et avec les lumières d'un homme d'Etat. »³²

Un manuscrit de cet éloge nous est parvenu³³, qui n'est malheureusement pas celui de la version lue, dont on sait, par D'Alembert lui-même, qu'il la modifiait pour la publication³⁴. Fort peu des documents biographiques collectés par D'Alembert ont été conservés dans ses papiers³⁵, et si l'on ne sait sur quelles informations (orales, héritées de Duclos ou simplement détruites) D'Alembert s'est appuyé pour l'éloge de Massillon, on sait que cet éloge, comme les suivants, a servi de source à nombre de notices biographiques ultérieures, non sans quelques grincements de dents. Ainsi de la très dévote protestation de l'abbé de La Batisse, doyen de l'église de Clermont, exhumée dans une revue bibliographique en 1857³⁶, à point nommé pour rappeler les dangers de l'esprit philosophique. Le rédacteur de la revue rappelle que Massillon eut « le périlleux honneur d'être loué par D'Alembert, à une époque où il était de mode de faire de Fénelon un philosophe et un frondeur » et publie les protestations de l'abbé, présenté comme ayant « longuement pratiqué le pieux évêque ». Mais pour comprendre pourquoi le doyen s'indigne que D'Alembert s'approprie les vertus de l'évêque Massillon en commençant par ravalier son extraction, il nous faut analyser le début de son éloge.

2.3. Du *Nec Pater nec res* au *Videtur ex se natus*

L'amorce de D'Alembert est fulgurante :

³⁰ *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, Paris, Panckoucke et Moutard, 1779.

³¹ Il s'agit de l'éloge du Président Toussaint Rose, fort peu connu et que D'Alembert écrira et lira bien plus tard, à la séance publique du 25 août 1778.

³² Julie de Lespinasse, *Lettres à Condorcet*, Jean-Noël Pascal éd., Paris, Desjonquères, 1990, p. 105, datée du [20 mai 1775].

³³ Collections royales des Pays-Bas, Collection d'autographes Koninklijk Huisarchief, G16-131/1. Une partie seulement est autographe de D'Alembert. Les corrections portées correspondent au texte imprimé en 1779.

³⁴ Tous les éloges de D'Alembert seront publiés, en trois volumes sous la responsabilité d'Olivier Ferret, dans une version critique et annotée, dans la série IV « Écrits philosophiques, historiques et littéraires » des *Œuvres complètes de Jean Le Rond D'Alembert*, (CNRS Editions).

³⁵ Mais les manuscrits de l'Institut en révèlent des fragments, par exemple dans le Ms. 2472, la note biographique envoyée à D'Alembert par le fils d'un académicien sans prestige, Jacques Adam.

³⁶ *Le Cabinet historique*, sous la direction de Louis Paris, t. 3, première partie, 1857, p. 320-328. La lettre de l'abbé de La Batisse est datée du 26 septembre 1779.

« L'obscurité de sa naissance [de Massillon], qui relève tant l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son éloge, & l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devait rien à ses aïeux : *videtur ex se natus*³⁷, *il n'a été fils que de lui-même* ».

Comme souvent, la citation n'est pas davantage référencée, et sans doute est-elle venue naturellement sous sa plume qui a tant traduit de Tacite. Mais comment ne pas y voir immédiatement ce que D'Alembert revendique pour lui-même, ne rien devoir à sa naissance, pansant, par cette déclaration orgueilleusement affichée, d'anciennes blessures.

D'Alembert avait en effet été l'objet, en 1755, d'attaques « personnelles », ou qu'il avait du moins considéré comme telles. L'affaire commence le samedi 30 novembre 1754, par la harangue latine du Père Tolomas à la rentrée des classes du collège de la Trinité à Lyon, c'est-à-dire deux jours après l'élection de D'Alembert à l'Académie française. C'est Bourgelat³⁸ qui met le feu aux poudres, dans sa longue lettre à Malesherbes du 2 décembre 1754 :

« Samedi passé les jésuites de Lyon firent publiquement une incartade singulière. J'ay l'honneur de vous envoyer le Programme qu'ils ont débité. Il est d'autant moins suspect qu'il est signé de la main même du professeur de rhétorique qui vomit pendant cinq quarts d'heures en tres mauvais latin un torrent d'injures contre l'Encyclopédie et les Encyclopédistes. Ils avaient déjà prêché plusieurs fois le carême passé contre cet ouvrage, mais ils ont jugé à propos de casser les vitres. Tous les auteurs qui y travaillent et qui y concourent sont des gens que l'Eglise et le gouvernement devroient proscrire. Ils ont sappés la religion jusques dans ses fondemens, ils ont osés attaquer l'autorité royale, ils sont des corrupteurs publics des Mœurs [...] Il prétend que M. D'Alembert veut qu'on banisse les colleges en entier [...] Il finit par ce beau trait qu'il lance contre M. d'Alembert, confierez vous l'education des hommes a un homme qui *Nec Pater est, nec res.* »

On sait que Malesherbes, en tant que directeur de la librairie, voulait tout à la fois censurer les attaques personnelles et préserver la liberté d'opinion. On sait aussi que D'Alembert ne supportait pas les attaques personnelles, et supposer donc que son ami Bourgelat l'avait immédiatement informé que le jésuite Tolomas avait non seulement vitupéré sur le thème classique de l'*Encyclopédie* sapant le pouvoir royal et la religion, mais l'avait personnellement attaqué comme bâtard et sans patrimoine.

Bourgelat, dont on ignore s'il assistait à la harangue de Tolomas, n'est pas le seul informateur, puisque Voltaire, alors à Lyon, écrit le 6 décembre 1754 à Dupont, un avocat de Colmar : « un père Tolomas s'avisait, il y a quelques jours, de prononcer un discours aussi sot qu'insolent contre les auteurs de l'*Encyclopédie* ; il désigna D'Alembert par ces mots : *Homuncio cui nec est pater, nec res.* Le même jour, Mr D'Alembert était reçu à l'Académie française³⁹. Le P. Tolomas a excité ici l'indignation publique ».

D'Alembert va souffler le feu sur toutes ses relations lyonnaises pour que Tolomas soit exclu de la Société royale de Lyon, s'indignant qu'on insulte, à travers sa personne, l'*Encyclopédie* et surtout, l'Académie française. L'encyclopédiste est ici en lutte contre les dévots et la partie de la cour qui ne perd pas une occasion de censurer, ridiculiser ou condamner les dits « philosophes »⁴⁰. En une période où l'entreprise est perpétuellement menacée, toute attaque ajoute de l'huile sur le feu et doit faire l'objet d'une riposte. Veiller sur sa réputation d'homme de lettres, c'est déjà veiller sur son identité. En ce sens,

³⁷ La citation exacte est « Curtius Rufus videtur mihi ex se natus », Tacite, *Annales*, livre 11, XXI.

³⁸ Claude Bourgelat (1712-1779), fondateur de l'école vétérinaire de Lyon, que Voltaire appelait par dérision « le cheval de Lyon », encyclopédiste et qui fut un temps au rôle clé d'inspecteur de la librairie.

³⁹ On reconnaît l'approximation militante de Voltaire.

⁴⁰ Les étapes et les enjeux de ce combat sont retracés dans l'ouvrage en trois tomes d'Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, Paris, Fayard, plus particulièrement dans le t. II, *Exigence de dignité (1751-1762)*, 2002.

D'Alembert avait clairement distingué dans l'*Essai sur les gens de lettres* entre une considération accordée à l'état d'un individu et une réputation accordée à ses mérites⁴¹ :

« C'est ce qu'ils [les gens de lettres courtisans] appellent considération, et qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci est principalement le fruit des talents ou du savoir-faire ; celle-là est attachée au rang, à la place, aux richesses, ou en général au besoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. »⁴²

Et l'on comprend alors toute l'importance que D'Alembert assigne à la considération que des « grands » éclairés lui accordent, ou accordent aux lettres en général :

« Mais ce que les grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux lettres, c'est que la considération personnelle est la récompense la plus réelle des talents, celle qui met le prix à toutes les autres ou même qui en tient lieu. C'est à elle que la Grèce a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre ; c'est la faveur la plus précieuse que les lettres reçoivent aujourd'hui d'un monarque qui occupe le trône avec les lumières et les vertus de Julien sans en avoir la superstition. »⁴³

2.4. De la liberté à la tolérance

Vingt ans plus tard, sa position assurée, D'Alembert, peut enfin, à travers l'éloge de Massillon, mettre en place quelques uns des motifs qui vont parcourir tous ses éloges à venir. Le premier, nous l'avons vu, est l'orgueil pour un savant ou un prélat de ne rien devoir à la naissance ni à la fortune, mais tout à ses talents, scientifiques ou oratoires. Le second, et là le basculement est plus subtil, est le fait que cette « liberté » permet également de secouer le joug de la superstition et de l'intolérance, en particulier en pratiquant une charité débarrassée des ornières de la religion, une « bienfaisance »⁴⁴ qui se distribue à tous avec générosité. En décrivant les « aumônes immenses » de Massillon, D'Alembert sous-entend qu'il pratique, non la charité commandée par l'église au même titre qu'elle impose son dogme, mais une bienfaisance universelle, et, en quelque sorte, laïque sans le savoir. Ce parti pris, cette lecture assez biaisée de la vie de l'évêque, l'abbé de La Batisse l'avait bien ressentie, tout comme ses contemporains, attentifs à la condamnation de la corruption des prélats que l'éloge sous-entendait, comme le relate, trois ans plus tard en 1777, Auguste de Keralio au père Frisi⁴⁵ :

« Dans un de ces éloges qui, je crois, est celui de Massillon, il se trouva un trait qui frappa tout le monde et qui fut fort applaudi. « Il mourut, dit D'Alembert, comme tout évêque devait mourir, sans argent et sans dettes ». Ce trait parut d'autant mieux placé que rien n'est moins commun dans notre haut clergé »

Dans la version publiée, D'Alembert dit plus précisément, concluant sur une subtile hiérarchie :

« Il mourut comme était mort Fénelon, & comme tout évêque doit mourir, sans argent & sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742, que l'Eglise, l'éloquence & l'humanité firent cette perte irréparable »⁴⁶

⁴¹ Voir dans *Le Pauvre Diable. Destins de l'homme de lettres au XVIIIe siècle*, Henri Duranton éd., p. 298-310, Olivier Ferret, « De la considération à la réputation : la mutation de la condition intellectuelle de l'homme de lettres dans les écrits théoriques de D'Alembert », et p. 311-320, Didier Masseau, « La promotion de l'homme de lettres chez Duclos et D'Alembert : rapports de forces et stratégies discursives ».

⁴² L'*Essai sur les gens de lettres* paraît pour la première fois en 1753, dans les *Mélanges* en deux tomes. Mais pour plus de commodité, nous donnons en référence le reprint Slatkine (Genève, 1967) de l'édition Belin-Bossange (Paris, 1821-1822) en cinq tomes. Ici, t. IV, p. 353.

⁴³ *Œuvres de D'Alembert*, Belin-Bossange, reprint Slatkine, t. IV, p. 371.

⁴⁴ Pour la mise en place de cette définition subtile, en particulier à travers l'éloge de Bossuet, voir Olivier Ferret « Charité et bienfaisance dans les éloges, par D'Alembert, des prélats académiciens », Christiane Mervaud et Jean-Marie Seillan (dir.), *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes. Hommage à Marie-Hélène Cotoni*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2008, p. 363-383.

⁴⁵ Bibliothèque Ambrosiana, Milan, Y153sup, n° 70, Keralio à Frisi, de Paris, le 2 mars 1777.

⁴⁶ *Eloges lus*, 1779, p. 27.

L'éloge de Massillon montre l'étendue du champ que les éloges ouvraient à D'Alembert, lui permettant de construire les normes d'une identité scientifique et morale, tout en le dispensant de la difficile tâche de parler directement de soi, et d'un soi sans racines.

3. La construction d'une identité scientifique

Le XVIII^e siècle européen, est, selon un ensemble de marqueurs sociaux et culturels (reconnaisances juridiques, politiques et littéraires d'affirmations individuelles), le creuset où se forment et se confrontent des identités scientifiques nouvelles⁴⁷. Les académies et les périodiques organisent la structuration de nombreux réseaux d'échanges et de diffusion, et la validation non seulement des connaissances, mais également des formes de leur élaboration⁴⁸.

Dans ce registre, D'Alembert se ménage une place privilégiée, par sa position centrale de membre renommé de l'Académie des sciences de Paris. Mais une renommée de « grand géomètre » ne suffit pas à remplacer l'estime accordée à la naissance et aux possessions matérielles. La légitimité passe donc par la mise en évidence des privilèges accordés par les grands et refusés : pensions, propositions avantageuses que détaille le mémoire de D'Alembert sur lui-même. Il est à cet égard intéressant de remarquer que dans la très courte autobiographie de l'autre « grand géomètre » du siècle, Euler (1707-1783)⁴⁹, on retrouve la même insistance sur les conditions financières⁵⁰.

Tout autre est le récit de la formation, initiée par le père d'Euler et continuée par Jacob et Johan Bernoulli. On retrouvera l'importance déterminante de la formation paternelle dans l'autobiographie d'Ampère (1775-1836)⁵¹, mais couplée, comme chez D'Alembert, à la narration d'une découverte quasi autodidacte des mathématiques. Plus tardif et donc bien plus proche de nos canons actuels d'un *curriculum vitae* est le récit d'Ampère qui ne juge aucunement nécessaire de détailler ses revenus puisque la description de ses postes et titres en tient lieu, mais qui estime opportun de résumer travaux et publications, ce que n'avaient fait ni D'Alembert, ni Euler.

En 1770, D'Alembert a donc derrière lui les ouvrages qui ont fait sa réputation de géomètre et de philosophe : les grands traités physico-mathématiques, l'*Encyclopédie*, les *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*. Pour faire une place au mérite scientifique dans la vie politique et sociale, il lui faut donc élaborer une représentation plus large que l'image qu'il donne à voir de sa propre vie. C'est en partie l'ambition des *Eloges*, écrits à partir de 1772 et réécrits jusqu'à sa mort. Les sujets des *Eloges* sont des membres de l'Académie française et non des scientifiques, c'est donc indépendamment du domaine dans lequel le mérite s'exerce que D'Alembert brosse le portrait des vertus de l'homme savant. Même s'il n'est pas un bon géomètre, l'homme compétent ou puissant doit posséder ses qualités, que D'Alembert avaient déjà décrites à l'article « Géomètre » de l'*Encyclopédie* :

⁴⁷ Pour une analyse explicitant, de façon originale, un certain nombre de modes de reconnaissances professionnelles ou disciplinaires de la « persona » scientifique et dont le centre de gravité est donc plus naturellement, mais non exclusivement centré sur le dix-neuvième siècle, voir l'ensemble d'études rassemblées par Lorraine Daston et H. Otto Sibum dans *Scientific Personae. Science in Context*, vol. 16, n° 1-2, 2003.

⁴⁸ Voir les études et l'introduction de *La République des sciences. Dix-Huitième Siècle*, n° 40, La Découverte, 2008.

⁴⁹ Autobiographie en allemand au statut problématique puisqu'elle s'arrête en 1741 et qu'on ne sait à qui et pourquoi elle a été écrite. Siegfried Bodenmann, que je remercie ici pour sa générosité intellectuelle, m'a transmis sa traduction en français et ses premières annotations, à paraître.

⁵⁰ « Lorsqu'en 1730, Messieurs les professeurs Hermann et Bülfinger⁵⁰ retournèrent dans leurs patries respectives, je fus nommé professeur de physique à la place de ce dernier⁵⁰ et obtint un nouveau contrat pour une durée de quatre ans, qui prévoyait de m'accorder 400 roubles les deux premières années et en revanche 600 roubles les deux dernières – en plus des 60 roubles dédiées au logement, au bois et à la lumière », traduction S. Bodenmann, voir note précédente.

⁵¹ <http://www.ampere.cnrs.fr>

« Faites naître, s'il est possible, des géomètres parmi ces peuples; c'est une semence qui produira des philosophes avec le tems, & presque sans qu'on s'en apperçoive. L'orthodoxie la plus délicate & la plus scrupuleuse n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les esprits dans les ténèbres, fussent-ils assez prévoyans pour pressentir la suite des progrès de cette science, manqueroient toujours de prétexte pour l'empêcher de se répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira à celle de la mécanique; celle-ci menera comme d'elle-même & sans obstacle, à l'étude de la saine Physique; & enfin la saine Physique à la vraie Philosophie, qui par la lumière générale & prompte qu'elle répandra, sera bientôt plus puissante que tous les efforts de la superstition; car ces efforts, quelque grands qu'ils soient, deviennent inutiles dès qu'une fois la nation est éclairée »⁵²

Malgré les contraintes du genre, D'Alembert développe dans ses éloges de prélats, « fils d'eux-mêmes » comme Massillon, la configuration de vertus qu'il tient à rattacher à une bienfaisance éclairée par la raison davantage qu'à une charité chrétienne souvent dévoyée par le fanatisme. Ce faisant, il réalise sous une forme atténuée et non exempte de contradictions, le « catéchisme de morale » promis à Catherine II en 1765⁵³ et jamais réalisé.

Ce catéchisme moral du scientifique sera repris et développé par Condorcet pour fonder le projet d'une « république des sciences » qui ne devra rien aux privilèges et à la manne royale, fût-elle éclairée :

« Cette constance, cet ensemble de vues embrassant une longue suite de générations, s'étendant au système entier des sciences, voilà ce que la puissance des rois ne peut promettre. Voilà ce qu'on peut attendre d'un peuple dont une raison forte et pure aura dicté les loix et combiné les institutions. »⁵⁴

S'il faut remplacer l'arbitraire des choix despotiques par un discernement raisonné parce que partagé, il faut, pour D'Alembert et plus encore pour Condorcet, également remplacer l'arbitraire des privilèges dus à la naissance par un héritage commun et librement choisi, ce que Condorcet exprime clairement dans son éloge de D'Alembert : « les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé dans la carrière ; et ses vrais descendants sont des élèves dignes de lui ». Cette explicitation est directement issue de l'image donnée par D'Alembert de la *Persona*⁵⁵ scientifique qui se survit par une double postérité, sa production écrite et la formation d'« élèves »⁵⁶.

⁵² *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. VII, 1757, p. 628b-629a.

⁵³ Voir les lettres 64.28, 65.47, 65.74, 65.79, 67.49 de Jean Le Rond D'Alembert, *Inventaire analytique de la correspondance 1741-1783*, Œuvres complètes, série V (*Correspondance générale*), vol. 1, établi par Irène Passeron avec la collaboration d'Anne-Marie Chouillet et de Jean-Daniel Candaux, CNRS Editions, à paraître en février 2009.

⁵⁴ Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)*, édité sous la direction de Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel, Paris, Institut National d'Etudes Démographiques, 2004, « fragment 9 : Atlantide ou efforts combinés de l'espèce humaine pour le progrès des sciences », p. 875.

⁵⁵ Au sens développé par Marcel Mauss dans « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne celle de « moi » », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1938, p. 263-281, texte ayant servi de point de départ au volume *Scientific Personae. Science in Context*, cité note 47.

⁵⁶ Condorcet, bien sûr, mais également d'autres jeunes mathématiciens (Louis Necker, Laplace) et écrivains, qu'il l'ait rencontré directement ou via ses écrits comme Ampère et Bentham.